

**DE LA TRAVERSÉE PSYCHIQUE AU TRAVAIL DE
MÉMOIRE, DE DEUIL ET DE RECONSTRUCTION
IDENTITAIRE DANS *L'AÎNÉ DES ORPHELINS* DE TIERNO
MONÉNEMBO**

MADJINDAYE YAMBAÏDJÉ
Université de N'Djaména (Tchad)
E-mail : madji_genial@yahoo.fr

Résumé

L'immense projet, que Tierno Monénembo a formulé, consistait à dire l'indicible et à nommer l'innommable par un processus de déréalisation et de reconstitution des faits historiques. Le romancier guinéen est, en effet, parti du postulat selon lequel, face à l'insoutenable tragédie humaine, aux dictatures, aux mutineries, aux attentats terroristes, bref aux crimes contre l'humanité, la littérature se doit de témoigner, d'assumer une fonction ontologique et holistique. L'exemple du génocide rwandais, qui a mobilisé nombre d'auteurs, est probant. Pour ce faire, la présente réflexion vise, non seulement à revisiter cette époque sombre de l'histoire du Rwanda, mais bien plus à apprécier comment les textes littéraires ont permis d'interroger ces douloureux événements. Pour y parvenir, tout en nous appuyant sur *L'Aîné des orphelins* (2000) de Tierno Monénembo, nous avons adopté une méthodologie plurielle qui convoque abondamment la grille psychanalytique d'obédience freudienne associée à la critique thématique de Jean-Pierre Richard. Ainsi, notre analyse a abouti finalement au résultat selon lequel le travail de mémoire permet de procéder à la reconstitution des faits en vue de restaurer la mémoire brouillée, celui du deuil permet aux victimes du génocide de se recueillir, de se dépêtrer du voile du deuil, et enfin celui de la reconstitution identitaire la renaissance des rescapés du génocide.

Mots-clés : Rwanda, génocide, traversée psychique, mémoire, deuil, reconstruction identitaire.

Abstract

The huge project launched by Tierno Monénembo, was to say the unspeakable and to name the unnameable through a process of de-realization and reconstruction of historical facts. The Guinean novelist has, in fact started from the initial premise, in view of the untenable human tragedy, in view of dictatorships, riots, terrorist attacks, in short crimes against humanity, literature should testify, perform a holistic and ontological function. The example of the Rwandan genocide, which involved many authors is conclusive. To this end, this reflection aims not only at revisiting that dark time in the history of Rwanda, but rather to assess how literary texts were used to examine the painful events. To achieve this, while relying on *L'Aîné des orphelins* (2000) of Tierno Monénembo, we adopted a pluralistic methodology. This is a syncretic method which heavily calls on the Freudian psychoanalytic obedience framework associated with the thematic criticism of Jean-Pierre Richard. Conducted in this way, our reflection finally led to the overall conclusion that memory work allows for the analysis and reconstruction of facts to patch up the blurred memory, that of mourning allows victims of genocide, mostly traumatized by fear of death, to mourn, to get rid of misfortune and wrest from the burden of grief, and finally that of the reconstruction of identity facilitates the renewal or the rebirth of genocide survivors.

Keywords: Rwanda, genocide, psychic crossing, memory, mourning, reconstruction of identity

Introduction

Inventé en 1944 par Raphaël Lemkin, professeur de droit international américain, le mot “génocide” est constitué de la racine grecque “*genos*”, qui signifie “race”, et du verbe latin “*coedere*”, qui signifie “tuer”. Il désigne l’extermination planifiée d’un groupe humain pour des motifs raciaux, ethniques ou religieux. En d’autres termes, un génocide est un crime qui consiste en l’élimination physique, intentionnelle, totale ou partielle, d’un groupe national, ethnique ou religieux. Dans l’histoire du XX^e siècle, il y a eu trois événements relevant de cette définition : les tueries perpétrées par les Turcs à

l'encontre des Arméniens au cours de la première guerre mondiale, l'extermination des Juifs d'Europe par les Nazis et le massacre des Tutsis par les Hutus au Rwanda en 1994. C'est ce dernier génocide qui nous intéresse pour la simple raison qu'il continue d'alimenter les débats tant politiques, littéraires que socioculturels. « Lieu de mémoire »¹¹ immatériel pour parler comme Pierre Nora, le génocide rwandais constitue une source inépuisable pour beaucoup de chercheurs, d'auteurs, mais aussi et surtout de musiciens, tant il hante encore les corps, les cœurs et les esprits. Il est, pour reprendre les propos d'Amadou Lamine Sall, « un lieu de souvenir »¹². Aussi apparaît-il, de façon pluridimensionnelle et récurrente, dans les littératures africaines. *L'Ainé des orphelins* en est une parfaite illustration. À ce titre, la présente réflexion nous conduira au traitement du travail de mémoire, de deuil et de reconstruction identitaire. Mais, en fait, en quoi la commémoration, la reconstitution et l'exorcisation de ce douloureux événement peuvent-elles permettre au Rwanda de renaître de ses cendres? En vue de répondre à cette question centrale, la nomenclature de notre texte s'articulera autour de trois axes : le travail de mémoire, le travail de deuil et le travail de reconstruction identitaire.

Le travail de mémoire

Le « devoir de mémoire » est une expression qui désigne l'obligation morale de se souvenir d'un événement historique tragique et de ses victimes afin de faire en sorte qu'un événement de cette envergure ne se reproduise plus. Utilisée dans les années 1990 à propos de la seconde guerre mondiale et en particulier de la shoah¹³, l'expression s'est élargie aujourd'hui à d'autres épisodes tragiques de l'histoire. Ainsi, la

¹¹ Pierre NORA, *Les Lieux de mémoire*, tome I, "La République", Paris, (Sous la direction de), Gallimard, 1984..

¹² Amadou LAMINE SALL, *Mémorial de Gorée*, Paris, Michel Lafon, 2004 :174. Pour Pierre Nora, tout comme pour Amadou Lamine Sall, les lieux de mémoire sont les théâtres d'exactions, de crimes, de joies, d'actions, de commémorations ou autres faits majeurs ayant marqué un groupe social.

¹³ En hébreu, shoah signifie catastrophe, calamité, désastre. Depuis la sortie du film Shoah de Claude Lanzmann en 1985, ce terme est souvent employé de préférence à holocauste et génocide pour souligner la spécificité de l'entreprise criminelle nazie contre les Juifs.

pratique du devoir de mémoire sous-tend la culture et la politique de la réconciliation, du pardon¹⁴

Si, au cours de la période post-génocidaire rwandaise, nombre d'individus utilisent l'expression "devoir de mémoire" pour désigner un devoir moral attribué à des Etats en vue d'entretenir le souvenir des souffrances subies dans le passé par certaines catégories de la population, surtout s'il en porte, en partie ou entièrement, la responsabilité, d'autres lui préfèrent l'expression "travail de mémoire". Essentiellement psychique, le travail de mémoire implique une restauration morale tant individuelle que collective pour la simple raison qu'il interroge la relation de l'homme à son passé en vue de lui permettre d'inventer l'avenir ou de rebâtir la vie.

En effet, c'est à cet exercice de la mémoire que l'auteur guinéen soumet le jeune Faustin Nsenghimana, héros de *L'Aîné des orphelins*. Bel exemple de rescapé du carnage rwandais, Faustin Nsenghimana souffre désespérément sous le poids du génocide dont il a été témoin de visu et où il a personnellement et impuissamment assisté au massacre de son père et de sa mère dans l'enceinte de l'église de Nyamata, espace supposé sacré et donc inviolable. Au sortir du génocide, sa mémoire est complètement brouillée, dissolue, au point où il se perd et se noie dans les hallucinations. Or, s'impose à lui, dans cette confusion mémorielle, de procéder urgemment à la restitution chronologique des faits pour faire le deuil de ses parents. Interrogé par le capitaine qui dirigeait les milices hutus, il ne se souvient plus exactement de ces événements complètement ignobles et en donne des dates erronées : « *Maintenant, écoute-moi et réfléchis bien : dis-moi où étais-tu entre le 7 et le 15* » (*L'Aîné des orphelins*, 45). Ici, le narrateur hétérodiégétique disait que le capitaine, qui interrogeait Faustin Nsenghimana, « *n'avait pas besoin de préciser avril* » (*L'Aîné des orphelins*, 45) ; en effet, tous les Rwandais, pour avoir été profondément marqués durant cent jours en 1994, sont censés connaître les dates des saignées par cœur.

¹⁴ « *Le devoir de mémoire et les politiques du pardon* », Actes du colloque tenu à l'Université du Québec à Montréal en octobre 2004, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, pp163-171.

Malheureusement, la mémoire du jeune protagoniste de Tierno Monénembo est une mémoire brouillée et l'enfant lui-même est profondément traumatisé par des situations qui le dépassent et l'inondent. Les dates, qu'il donne, ne sont pas exactes, car pour avoir été victime d'une traversée psychique terrible, Faustin Nsenghimana réfléchit sur le côté aléatoire de la datation des événements.

Le héros monénembien ne se rappelle plus exactement ce qui s'est passé. Il en a perdu le fil ; en effet, encore tout jeune pour supporter toutes ces horreurs, le fils de Théoneste et d'Axelle a perdu momentanément la conscience au moment où les scènes macabres se déroulaient. Ses vrais souvenirs ont pris fin quand les coups de canon ont commencé à retentir et les balles à crépiter comme il le dit lui-même dans l'extrait suivant :

On entendit hurler des ordres. Les vitraux volèrent en éclats, les icônes tombèrent en poussière, des dizaines de cervelles déchiquetées éclaboussèrent le plafond et les murs. Mes souvenirs du génocide s'arrêtent là. Le reste, on me l'a raconté par la suite ou alors cela a rejailli tout seul dans ma mémoire en lambeaux, par à-coups, comme des jets d'eau boueuse jaillissent d'une pompe obstruée » (L'Aîné des orphelins, 156).

Aussi lui sera-t-il plus tard très difficile de dire avec exactitude comment ses parents étaient morts et de quelle mort étaient-ils morts :

Je ne sais pas qui, de mon père ou de ma mère, succomba le premier. Sont-ils morts foudroyés par une grenade ou achevés à coups de machette et de marteau ? Quand je repris mes esprits, je constatai que leurs corps étaient en morceaux sauf la poitrine de ma mère dont les seins en parfait état dégoulinèrent encore de leur sang (L'Aîné des orphelins, 156-157).

Mais, si Faustin Nsenghimana ignore les circonstances exactes de la mort de ses parents, s'il ne peut pas citer nommément ceux qui les ont abattus, il est tout de même désormais conscient que la plus grosse victime que le génocide ait faite, c'est lui : il est devenu, sans le moindre préavis, orphelin de père et de mère.

C'est donc à la fin du roman que Faustin Nsenghimana recouvre sa conscience et parvient à donner des précisions sur les dates.

En effet, pour lui, « le 12, les premiers rescapés couverts de blessures vinrent demander refuge et, entre comas et râles, nous racontèrent ce qui se passait à Rutongo ou à Kanzenzé » (*L'Aîné des orphelins*, 142). En d'autres termes, à partir de cette date du 12, les signes avant-coureurs du génocide sont présents à Nyamata. Les temps deviennent soudainement durs, amenant la population à se poser inlassablement des questions auxquelles elle n'arrive pas à trouver des réponses idoines. Cependant, juste un jour après, l'hospitalité de Nyamata va lui attirer la foudre des Hutu :

*Le 13 à l'aube, pour la première fois, des Jeep et des camions-bennes remplis de miliciens Interharamwe, drogués et souûls, franchirent le pont de Nyabarongo. Ils firent irruption dans les ruelles de Nyamata sous un déluge de hurlements et de klaxons. Les hommes sautèrent des véhicules pour tirer des rafales en l'air [...]. Après quoi, ils se ruèrent vers l'église, se soulagèrent à tour de rôle sur la tombe de l'Italienne, puis menacèrent de brûler l'édifice (*L'Aîné des orphelins*, 143).*

Il n'y a désormais plus de doute : la peste est dans les murs de Nyamata, métamorphosant immédiatement le visage de la ville. Le narrateur décrit les « femmes en pleurs » (*L'Aîné des orphelins*, 150) dans les cases. Quant aux hommes, il dit qu'ils se terrent « dans les latrines et les greniers » (*L'Aîné des orphelins*, 150). Bref, toute la population se meurt de peur et de chagrin.

Enfin, le 15, les soldats ont envahi Nyamata et, sur invitation du sous-préfet, toute la population s'est rassemblée à l'église, espace supposé sacré : « Ici, votre sous-préfet ! Ici, votre sous-préfet ! Je demande à tout le monde de rejoindre l'église. L'armée va vous protéger ! Je répète : l'armée va vous protéger » (*L'Aîné des orphelins*, 153). C'est plus tard, quand le brigadier Nyumurowo a commencé à procéder à l'identification des Hutus et des Tutsis et à séparer les bonnes graines (les Hutus) des mauvaises (les Tutsis et les Hutus modérés), que le

monde a désormais compris qu'il a été invité pour assister à l'organisation de ses propres obsèques.

Ainsi, tout au long du texte de l'auteur guinéen, nous remarquons une oscillation constante du héros entre le présent et le passé. Et dans ce va-et-vient du présent au passé et vice-versa, le protagoniste se cherche, se recherche, sans se lasser. Il cherche son moi, c'est-à-dire sa vraie identité. Assassiné moralement, le sujet, quoiqu'il advienne, dépend désormais entièrement de sa mémoire. Esclave d'une nostalgie à la fois brûlante et dévorante, il ne cherche qu'à reconstituer son passé. C'est pourquoi les réminiscences ardentes du passé deviennent beaucoup plus riches chez lui que les faits présents. C'est l'exemple de Faustin Nsenghimana qui revient constamment sur les faits extraordinairement macabres du génocide. En vue de se libérer du passé, qui pèse très lourdement sur lui et l'étouffe en raison de l'importance capitale qu'il lui accorde, Faustin Nsenghimana reconstitue les faits. Les trouvant salutaires pour la reconstitution de sa vie et de sa mémoire, il finit par en devenir l'esclave.

Devant cette situation d'enchevêtrement ou d'imbrication du passé et du présent, deux attitudes différentes et contraires s'offrent donc au sujet : soit, dans son rapport avec le passé, il cherche et retrouve le refuge sécurisant dans les souvenirs qu'il entretient, soit, il essaie de fuir le passé devenu gênant et qui ne cesse de le hanter et lui rappeler constamment les moments douloureux et cauchemardesques de sa vie, de son passé. C'est la situation dialectique devant laquelle est placé le protagoniste de Tierno Monénembo. Faustin Nsenghimana s'inscrit dans la première logique contrairement à d'autres personnages qui chercheraient inlassablement un endroit clément, sécurisant et reposant dans leurs souvenirs disharmonieux et éparpillés.

Dans *L'Ainé des orphelins*, Faustin Nsenghimana revit un passé profondément tortueux. Il vit dans une tourmente permanente au point de renier sa naissance et son identité. Pour lui, le passé est un enfer. Aussi cherche-t-il à fuir un passé qui est toujours présent et qui ne cesse jamais de le hanter. Interrogé sur le déroulé du génocide, Faustin Nsenghimana n'a pas aimé en parler. Pour lui, le raconter, c'est le revivre et subir à nouveau le choc. D'ailleurs, l'amnésie et le coma,

dont il a été victime, représentent deux tentatives pour contourner le traumatisme du déroulement du génocide : « *Je fis un effort surhumain pour revenir sur les fameux "avènements" que ma mémoire ne voulait plus revoir* » (*L'Aîné des orphelins*, 46). Finalement, conscient de ce qui s'est passé, Faustin Nsenghimana refuse de revenir sur l'épisode, de parler d'événements, mais bien plutôt d'"avènements." Sa mémoire refoule¹⁵ les scènes macabres du génocide.

Or, psychanalytiquement, les souvenirs refoulés ne disparaissent jamais : la mémoire en garde forcément des traces. Le fait, qu'après effort, Faustin Nsenghimana réussit tant bien que mal à restituer les souvenirs de ce qu'il appelle "avènements", atteste qu'il n'est pas toujours affranchi du passé douloureux que sa mémoire ne veut plus revoir. Il ne s'est pas complètement débarrassé des traumatismes du génocide, quoiqu'il en exprime la réelle volonté. Il ne parvient pas toujours à exorciser le mal ou le vécu, qu'il veut à tout prix enterrer ou refouler.

Le travail de deuil

« Le travail de deuil » est une expression créée par le psychiatre et psychanalyste autrichien Sigmund Freud dans son article *Deuil et mélancolie* publié en 1915 sous le titre *Trauer und melancholie*¹⁶. Il s'agit d'un processus intrapsychique consécutif à la perte d'un objet d'attachement, d'un être cher. De ce point de vue, toute perte peut nécessiter un travail de deuil ; car, étape ultime de la condition humaine, la mort de l'autre nous renvoie à l'idée de notre propre mort et à l'angoisse qu'elle suscite.

¹⁵ En psychanalyse, le refoulement est vu comme un mode de défense privilégié contre les pulsions. Il est l'opération par laquelle le sujet repousse et maintient à distance du conscient des représentations considérées comme désagréables, traumatisants, car inconciliables avec le Moi. Cependant, il ne faut pas confondre « répression » et « refoulement ». Dans la « répression », un désir vient de l'inconscient, passe dans la conscience et est renvoyé dans l'inconscient. Tandis que dans « le refoulement », un désir vient de l'inconscient et est refoulé dans l'inconscient sans avoir pu accéder à la conscience.

¹⁶ Sigmund FREUD, « *Deuil et mélancolie -Trauer und melancholie* » (1915), in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968.

À ce titre, de Freud à Elisabeth Kübler-Ross, en passant par Janine Pillot, Isabelle Delisle, Michel Hanus, Ginette Rimbaud et John Bowlby, les spécialistes de la question de la mort et, plus précisément, de celle du deuil, ont certes des perceptions divergentes, mais la plupart d'entre eux s'accordent sur le fait que le travail de deuil peut essentiellement se dérouler en trois phases.

La première étape est l'étape critique. Généralement très riche en émotions, elle est caractérisée par la sidération, la tristesse, la colère et l'agressivité. Le choc, qui survient lors de la perte de l'être cher, provoque de vives émotions, notamment des pleurs, des cris, des gémissements, et des grincements des dents. À ce stade, trop souvent, l'on se sent soudainement envahi par le vide et la solitude. L'espace, qui entoure l'endeuillé, subit une totale métamorphose : il est désinvesti, dévasté, dépeuplé. C'est la raison pour laquelle la personne endeuillée se doit de prendre conscience et de reconnaître la perte de l'être cher comme une réalité en vue de se dépêtrer du voile enlaçant et asphyxiant du deuil.

La deuxième étape, quant à elle, est celle de dépression. Elle correspond à la cassure des liens affectifs avec le défunt. Ici, la personne endeuillée a besoin d'aide et de soutien psychologique ; en effet, elle souffre amèrement de la perte de l'être aimé, tant les meilleurs souvenirs du défunt rejaillissent à la conscience par à-coups comme de l'eau coulant d'un robinet bouché et l'assaillent. Elle devient souvent pâle et frêle, pensif et agressif, au point de perdre la raison. C'est bien le cas de Faustin Nsenghimana, protagoniste du roman de Tierno Monénembo, qui n'hésitera pas à tuer pour finalement accéder à l'une des cellules de la prison centrale de Kigali.

La troisième et la dernière étape est celle de rétablissement. C'est le temps de la reconstruction, c'est-à-dire de l'acceptation et de l'intégration de l'événement comme un phénomène normal et inévitable. À ce niveau du travail de deuil, la personne endeuillée se réinvestit sur le plan psychique, réinvestit son environnement et apprend à vivre sans l'être perdu. Petit à petit, elle accepte l'événement et accorde au défunt une mort qui lui convient.

Bref, la personne endeuillée intègre la perte, reprend vie et intériorise l'image du défunt. En d'autres termes, la perte est remplacée par une présence intérieure après intégration du deuil dans le psychisme.

Dans le contexte de notre réflexion et au regard de l'analyse de *L'Ainé des orphelins*, c'est justement cet exercice psychique et psychologique en trois étapes qui a manqué aux Rwandais qui ont survécu au carnage du génocide de 1994 : faire le deuil de leurs proches massacrés en cent jours. Si certains (très rares d'ailleurs) ont été tués et inhumés à la hâte sans aucun respect des rites d'inhumation et généralement dans les fosses communes, d'autres (très nombreux) n'ont pas du tout bénéficié de sépultures, moins encore de dignes moments de recueillement en leur mémoire en vue d'intérioriser et d'accepter leur disparition définitive. Au regard de cette situation désolante, s'impose aux Rwandais le travail de deuil. Ce travail rituel, symbolique et psychique permettra à toutes les victimes du génocide d'exorciser le mal et de s'évertuer à intérioriser les images des morts. Il leur permettra également de pleurer leurs morts.

Dans *L'Ainé des orphelins* de l'auteur guinéen, la situation est telle que certains Rwandais choisissent, à toutes fins utiles, de s'occuper symboliquement de leur propre inhumation. Ils se promènent, à longueur de journées et de nuits, avec leurs linceuls à la main. Le plus bel exemple est celui de Lizende, le fils du tailleur Gicari, qui fait comprendre à son ami Faustin Nsenghimana que les temps ne sont plus les mêmes :

Regarde : c'est mon linceul ! Mon père Gicari en a donné à chaque membre de la famille. On est tous Tutsi chez nous, Tutsi à cent pour cent¹⁷. Ces gens sont de vraies bêtes : ils savent tuer, mais ils ne savent pas enterrer. En mourant le linceul à la main, c'est comme si on t'avait enterré. C'est ce que nous a dit mon père (L'Ainé des orphelins, 151).

¹⁷ Si Lizende, le fils du tailleur Gicari est cent pour cent Tutsi, Faustin Nsenghimana, lui, est de père hutu et de mère tutsie et cela complique davantage la situation de la famille.

Comme Faustin Nsenghimana, Lizende fait partie des enfants victimes de la situation à la fois inattendue et insoutenable du génocide.

Embarqués dans une situation confuse qui ne les regarde pas et dont ils ne maîtrisent point les contours, ces enfants sont quotidiennement confrontés aux atrocités de la bêtise humaine. Loin de comprendre pourquoi cela leur arrive et non à d'autres enfants, ils subissent l'Histoire au lieu de la faire. Même si Faustin Nsenghimana ne se promène pas avec son linceul à la main comme son ami Lizende et les siens, il ignore tout de ce qui se trame et continue de jouer tranquillement de ci de là avec son cerf-volant.

Le travail de reconstruction identitaire

L'identité est le caractère permanent et fondamental de quelqu'un, d'un groupe ou d'une communauté. En d'autres termes, elle évoque, en même temps, le droit à la différence ou simplement le sentiment de différence, d'altérité. Cependant, une telle différence, saisie dans le regard de l'Autre, se maintient dans la dépendance du regard. Et c'est ce droit à la différence qu'évoque subtilement le Martiniquais Aimé Césaire lorsqu'il définit le vocable « identité » comme « *ce sur quoi tout le reste s'identifie et peut s'identifier : le noyau dur et irréductible ; ce qui donne à un homme, à une culture, à une civilisation, sa structure propre, son style et son irréductible singularité* » (Césaire, 2004 : 89). L'identité est, à ce titre, ce qui nous rend semblable à nous-même et différents des autres. C'est ce par quoi nous nous définissons, nous nous catégorisons et nous nous connaissons. C'est également ce par quoi nous nous sentons accepté et reconnu comme tel par les autres. Par conséquent, la question de l'identité est indissociable de celle de l'individuation. C'est ce qui fait la spécificité d'un peuple et qui le distingue de tout autre.

Bref, l'identité est ce qu'il y a de propre, d'unique, de particulier, de spécifique et de fondamental pour tout peuple. Elle est ce sans quoi on n'est plus le même.

Au regard de cette panoplie de définitions, nous comprenons donc que la question de l'identité est au cœur de celle du génocide. Autrement

dit, il n'y a point de génocide sans malaise ou conflit identitaire préalable. L'exemple des Hutus, qui cherchent à tout prix à exterminer les Tutsis et les Hutus modérés, en est une parfaite illustration. Pourtant, contrairement à nombre d'autres pays du Sud, le Rwanda ne compte que trois ethnies à savoir les Hutus (majoritaires), les Tutsis (minoritaires) et les Twas (très minoritaires). De même, curieusement, tous ont pour trait identitaire essentiel l'unique langue qu'ils parlent avec beaucoup de plaisir et de fierté : le kinyarwanda.

Dans *L'Ainé des orphelins*, Tierno Monénembo met en scène un personnage au portrait atypique et bouleversant. Né de père hutu (Théoneste) et de mère tutsie (Axelle), Faustin Nsenghimana (connu plus tard sous le pseudonyme de Cyrille Elyangashu) est, en effet, victime d'un flou identitaire, c'est-à-dire d'une identité fortement biaisée. Agé de quinze ans au moment du génocide, il n'est jamais arrivé à comprendre ce qui se passait au Rwanda, sa terre natale. Il entend vaguement parler de génocide. Les Hutus et les Tutsis se haïssent, menacent de s'entretuer, les uns se décidant à exterminer les autres et réciproquement. Autrement dit, les parents de son père et ceux de sa mère s'entredéchirent, projettent de s'entretuer piteusement sur l'autel de la fraternité ennemie.

Alors, lui-même, dans le cas d'espèce, de quel côté va-t-il se placer ? Est-il Hutu ? Est-il Tutsi ? Est-il les deux ou ni l'un ni l'autre ? Désarmé et effaré par ce futur incertain, le garçon pense que l'heure est grave et exige de son père la précision sur son identité. En témoigne cet entretien particulièrement émouvant entre le père et le fils :

*Père Théoneste, dis-moi, est-ce que je suis un Hutu ?
Un vrai puisque moi-même j'en suis un !
C'était soulageant d'entendre ça. Je voulais m'en
persuader une fois pour toutes.
Donc je ne suis pas un Tutsi !
Mais si, tu en es un puisque ta mère Axelle est
Tutsie... Mais pourquoi me demandes-tu ça ?
Il est bon de savoir qui on est, non ? Surtout par les
temps qui courent ! (L'Ainé des orphelins, 139).*

En d'autres mots, si les enfants constituent les victimes innocentes du génocide, il est donc clair que le génocide constitue l'une des pires

leçons que les Rwandais et l'humanité tout entière aient reçues de la vie et de la bêtise humaines. D'ailleurs, comme bien d'autres rescapés, exaspéré et étourdi, le jeune Faustin Nsenghimana finit par renier son pays, qu'il considère comme un véritable havre de sadisme, un non-lieu: « *Le Rwanda, je m'en fous ! On m'aurait demandé, je serais né ailleurs* » (*L'Aîné des orphelins*, 32).

Psychanalytiquement, la mémoire du génocide est confuse dans le psychisme de Faustin Nsenghimana. À cet effet, il la refoule violemment en tentant d'être un autre, « *en s'inventant une nouvelle identité et un autre lieu de naissance* » (Bonnet, 2004 : 189). Lorsque, pour la première fois, Claudine, qui deviendra par la suite sa protectrice, l'interroge au sujet de son identité, il se présente autrement: « *Cyrille ! Cyrille Elyangashu* » (*L'Aîné des orphelins*, 58). Et il renchérit son mensonge pour bien se déguiser: « *À Gikondo, tout le monde connaît la famille Elyangashu* » (*L'Aîné des orphelins*, 58). Devenu meurtrier sans le vouloir et sans s'y attendre, le jeune garçon est effectivement devenu un autre, une nouvelle créature. Si, avant le génocide, Faustin Nsenghimana apparaissait comme un enfant heureux et candide, libre et amateur de cerf-volant, aimable et entouré des parents et amis, possédant une vraie identité (Faustin Nsenghimana) et une mémoire vivante et lucide, après le génocide, il apparaît, bien au contraire, comme un enfant coupable et aigri, meurtrier et condamné à mort, errant et sans parents ni amis, avec une fausse identité (Cyrille Elyangashu) et une mémoire brouillée, mais aussi refusée.

Nous comprenons donc que le génocide n'a pas uniquement brouillé la mémoire du jeune Faustin Nsenghimana, il lui a également inculqué un autre comportement, une autre façon de regarder les hommes et de voir le monde. À ses yeux, la vie n'a plus de sens et les hommes ne sont plus que des monstres, des vampires et des bêtes féroces, notamment des loups et des panthères. Il ne sait même plus exactement qui il est, pourquoi il a tué son ami Musinkôro¹⁸, comment il s'est retrouvé en prison, et comment répondre aux questions du juge qui finit par le

¹⁸ Après le génocide, Faustin Nsenghimana, errant comme tout enfant victime du génocide, surprend son ami Musinkôro en train de coucher avec sa sœur, le tue et entre en prison. Le paradoxe est que le fils de Théoneste et d'Axelle se retrouve en prison alors que les vrais auteurs du génocide errent sans inquiétude dans les rues de Kigali.

qualifier, lui aussi, de monstre. En vérité, le protagoniste de Tierno Monénembo ne sait plus finalement ce qui lui arrive et pourquoi à lui et non à quelqu'un d'autre. Il ne sait plus pourquoi il doit être condamné à mort alors que nombre de ceux qui ont provoqué, entretenu et nourri le génocide rwandais errent librement dans les rues et sous les réverbères de Kigali¹⁹.

Ainsi, meurtrier et incarcéré dans l'une des cellules de la prison centrale de la capitale rwandaise, Faustin Nsenghimana, selon les termes de Véronique Bonnet, « *joue la carte de la dérision jusqu'à la fin de son procès* » (*L'Aîné des orphelins*, 2004 : 194). Il perd le contrôle de sa mémoire errante et affirme avoir des souvenirs éparpillés et désordonnés du génocide rwandais.

Conclusion

Il s'agissait, dans cette analyse, non seulement de revisiter l'époque sombre de l'histoire du génocide rwandais, mais bien plutôt d'apprécier comment les textes littéraires ont permis d'interroger les douloureux événements. Si la mémoire est, comme nous l'avons si longuement démontré, synonyme d'Histoire, si elle entretient des liens parfois contradictoires avec cette discipline, qui ne tente pas seulement de la ressusciter, mais aussi de l'ordonner au sein d'un discours cohérent, l'analyse de *L'Aîné des orphelins* de Tierno Monénembo, à laquelle nous nous sommes attelé, témoigne d'une relation précise de l'individu avec, d'une part, l'objet-mémoire et, d'autre part, les objets de la mémoire, c'est-à-dire les lieux de mémoire. La mémoire du protagoniste, telle que nous l'avons appréciée, apparaît complètement brouillée, fragmentaire, émietlée. A l'image de Faustin Nsenghimana, la plupart des personnages du roman sont, à dire vrai, sans mémoire. Si certains oublient tout, même leur propre histoire, d'autres ne savent même plus exactement ce qu'ils ont oublié. Ces derniers ont un trou de mémoire. Leur subconscient a été entièrement vidé de leurs conditions sociales largement précaires. Ainsi, le travail de mémoire, tel que

¹⁹ C'est ici que la citation d'Edmond ROSTAND utilisée en prélude de *L'Aîné des orphelins* trouve son sens : « *On tue un homme, on est un assassin. On tue des milliers, on est un conquérant. On les tue tous, on est un dieu* ».

l'entend Tierno Monénembo, amène à revivre le passé. Pour Noémie Auzas, « *il s'agit, à mi-chemin entre la psychanalyse et le rituel initiatique, d'un "regressus ad uterum" qui réactualise les événements, surtout les plus traumatiques* » (Auzas, 2004 : 125). Autrement dit, la mémoire permet à l'individu de se situer dans le temps.

Références bibliographiques

AUZAS, Noémie (2004), *Tierno Monénembo, une écriture de l'instable*, Paris, L'Harmattan.

FREUD, Sigmund (1968), *Deuil et mélancolie – Trauer und melancholie* (1915), in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard.

GENETTE, Gérard (1987), *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil.

GENETTE, Gérard (1972), *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil.

JULIEN, Nadia (1997), *Dictionnaire des symboles et des mythes*, Allier (Belgique), Marabout.

MIDJOLLA, Alain de (2005), *Dictionnaire international de la Psychanalyse*, (2^e volume), Paris, Hachette, Éditions revue et argumentée.

MONÉNEMBO, Tierno (2000), *L'Aîné des orphelins*, Paris, Éditions du Seuil.

NORA, Pierre (1984), *Les Lieux de mémoire*, tome I, "La République", Paris, (*Sous la direction de*), Gallimard.

SALL, Amadou Lamine, (2004), *Mémorial de Gorée*, Paris, Michel Lafon.

Actes du colloque sur « *Le devoir de mémoire et les politiques du pardon* », colloque tenu à l'Université du Québec à Montréal en octobre 2004, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, pp163-171.